
POUR UNE SENSIBILITÉ HAÏTIENNE
DE LA NATURE ET DU TRAVAIL

P. Pierre Castel Germeil

Moun - Revue de philosophie 6 (2007) 5-40

L'homme, la nature et le travail constituent des notions conjonctives et non disjonctives, complémentaires et non opposées¹. Aucune d'elles ne semble se concevoir sans son adjonction aux deux autres². Ce qui rend immédiatement déductibles leurs rapports d'intimité et d'indissolubilité, leurs relations de convenance, d'appartenance réciproque et de proportionnalité directe. Ce qui rend évidemment aussi par ricochet impensable l'éventualité de leur rupture, de leur séparation et de leur réfutation définitives³.

Si nous nous référons aux principaux récits mythologiques et légendaires autour de la genèse de l'homme, ils nous font à peu près tous croire qu'il est issu de la terre, soit qu'il a été enfanté par la nature, parvenue à un degré d'évolution et de maturité digne de sa maternité⁴, soit qu'un esprit supérieur l'en a fait jaillir quand il a jugé que les conditions les plus favorables à cet effet étaient bel et bien réunies⁵. En tout cas, jusqu'à un certain point, on s'est tou-

¹ Cf. Simone Weil, *Leçons de philosophie*, Paris, Plon, 1989, pp 87-129 ; Fernand Van Steenberghen, *Études philosophiques*, Longueuil, Editions du Préambule, 1985, pp 59-74 ; G. W. F. Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, t.1, Paris, Aubier, 1991, pp 204-321 ; Bertrand Russell, *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot, 1989, pp. 105-141 ; Jean Piaget, *Traité de logique*, Paris, A. Colin, 1949, pp 219-290.

² Cf. Chögyam Trungpa, *Le mythe de la liberté*, Paris, Seuil, 1979, pp. 93-109.

³ Cf. Bertrand Saint-Sernin, « *Légitimité et existence de la philosophie de la nature* », in *Revue de métaphysique et de morale*, (juillet - septembre 2004), pp. 331-342.

⁴ Cf. Claude Redon, *Contes et récits tirés de l'Iliade et l'Odyssee*, Paris, Fernand Nathan, 1984, Chants I et II.

⁵ Cf. Homère, *Odyssee I* : L'Assemblée des dieux : « Mais tous les autres dieux tenaient leur assemblée dans le manoir de Zeus : devant eux, le Seigneur de l'Olympe venait de prendre la parole. Or, le Père des dieux et des hommes pensait à l'éminent Egesthe, immolé par Oreste, ce fils d'Agamemnon dont tous chantaient la gloire ». Il faut aussi noter que, dans les lignes suivantes, le récit biblique, en raison de sa spécificité et de son universalité, sera particulièrement mis en relief.

jours fait une idée plus ou moins précise, à travers le temps, l'espace et les cultures, de son être propre, de son essence, de sa spécificité, bref de sa nature originale et tout à fait distincte des autres créatures⁶. On a su, avec la philosophie, la psychologie et l'anthropologie entre autres, que, précisément, cette nature est psychosomatique, qu'elle est une alliance, un moyen terme, un compromis entre deux éléments fondamentaux : l'un d'obédience corporelle, visible, discernable, constatable à vue d'œil et l'autre spirituel, invisible, transcendant, relevant beaucoup plus de l'ordre de la foi et du mystère que de celui des procédés et des présupposés de la méthode expérimentale et scientifique⁷.

A ce sujet, malgré la notoriété et les progrès inestimables de la conscience universelle dans le domaine des mathématiques, de la physique, de la chimie et de la biologie, en un mot de ce territoire bien connu consacré sous le nom des sciences de la nature par Wilhem Dilthey eu égard au champ opposé des sciences de l'esprit⁸, l'homme, dans sa nature indiscernable, dans son aspect mystérieux et ineffable même, a, sans l'ombre d'un doute, constitué le thème majeur de la réflexion des uns et des autres depuis des temps immémoriaux. L'anthropologie aurait ainsi des racines dont il aurait été difficile de remonter jusqu'au processus de leur première croissance, de leur extension initiale, tant elles semblent être vieilles, peut-être aussi vieilles que l'histoire de l'homme lui-même ou tout au moins de celle de ses premières prises de conscience de son caractère unique, de son statut de privilège et d'exception dans l'univers.

Nous avons parlé au tout début de notre analyse de la légende, de la mythologie et de leur commun accord autour de la genèse de l'humanité tirée du ventre de la terre, sous l'impulsion de l'intelligence éclairée et généreuse de la divinité découvrant en cela l'une

⁶ Cf. Lucien Jerphagnon, *Histoire de la pensée, Antiquité et Moyen Age*, Paris, Tallandier, 1989, pp. 25-33 ; Gn 1, 26-28.

⁷ Cf. Jean Guittou, *Mon testament philosophique*, Paris, Presses de la Renaissance, 1997, pp. 22-38.

⁸ Cf. Jean-Louis Dumas, *Histoire de la pensée, Temps modernes*, Paris, Tallandier, 1990, p. 86 : « Dans les sciences humaines, l'objet se différencie du *phénomène* des sciences physicochimiques : et la *subjectivité* y a la plus grande part, sans qu'elle puisse être considérée comme nuisible au caractère scientifique de la recherche ».

de ses initiatives les plus proches de la perfection⁹. Le récit de la Bible est peut-être, toutes proportions gardées, le plus emblématique à ce sujet¹⁰. Dieu créa le monde et tout ce qu'il renferme en un intervalle de six journées; d'abord le jour et la nuit, ensuite le firmament, la terre et les continents, les végétaux, les animaux domestiques, le bétail, la basse-cour et enfin l'être humain. Celui-ci est le dernier-né, le benjamin de tout le créé mais c'est à lui qu'est revenu le privilège de gestion, d'administration, de domination de l'ensemble de son entourage par un renversement apparemment arbitraire de la destination du droit d'aînesse comme il s'est avéré dans l'épisode spectaculaire de l'établissement et du raffermissement de l'ascendant de Jacob sur Esau¹¹. Dans le cours de cette protologie générale, les trois moments les plus significatifs et les plus cruciaux concernent la relation fondamentale de l'homme avec la nature et le travail, autrement dit l'œuvre de transformation, d'évolution positive de la nature. Nous pouvons les envisager précisément comme ceux de sa création, de son intronisation et de sa prise de possession de l'univers¹² et enfin de sa déchéance, de son exclusion du paradis terrestre et de sa condamnation au labeur ardu et pénible¹³.

L'histoire de l'humanité se révèle ainsi celle de la transparence, de l'harmonie d'un côté ou de l'ambiguïté et de la tension de l'autre, en gros plan, de l'équation de sa liaison ininterrompue avec la nature et le travail. Il s'agit d'une histoire qui a pu être marquée, à quelque étape de son évolution, par les dividendes d'un âge d'or, d'une harmonie et d'une opportunité réelles¹⁴ et, à quelque autre période, par les résultantes de l'indifférence, de l'incompréhension voire de la confrontation¹⁵. En tout cas, tant que l'homme existera et tant que la nature et le travail seront concevables sous l'un ou l'autre de leurs aspects viscéraux, leur aventure et leur destin semblent devoir demeurer indissolubles. Ainsi, il serait déplacé, sinon

⁹ Cf. Psaume 8, 5-7 : « L'homme a-t-il tant d'importance / pour que tu penses à lui... or tu l'as fait presque l'égal des anges / tu le couronnes de gloire et d'honneur... ».

¹⁰ Cf. Genèse 2, 15-25.

¹¹ Cf. Genèse 27, 1-40.

¹² Cf. Genèse 2, 7-9.

¹³ Cf. Genèse 3, 17-19.

¹⁴ Cf. Pierre Dockès - Bernard Rosier, *L'histoire ambiguë*, Paris, PUF, 1988, pp. 14-15.

¹⁵ Cf. *Ibidem*, pp. 16-17.

hors de question, qu'on cherche à les dissocier même au profit le plus équitable et le plus utile pour l'intelligence et la connaissance¹⁶. La recherche de leur unité, de leurs incessantes possibilités et même de leurs exigences intrinsèques de convergence est sans discussion plus utile que les essais les plus sérieux et les plus osés de leur séparation, de leur opposition dans la perspective de leur disparition commune ou de la survivance de l'un par rapport à l'autre¹⁷. Le sort de l'humanité, non seulement évolutif et historique, mais aussi existentiel, voire métaphysique¹⁸, est intimement accroché à celui de la nature et de l'œuvre de sa transformation. On ne peut penser autrement ni agir en désaccord avec une pareille affirmation. La vision chrétienne elle-même du salut de l'humanité n'a jamais écarté l'alternative de la régénération bienveillante de l'ensemble du créé¹⁹. C'est sur cette trace que nous comptons poursuivre notre réflexion en examinant les fondements et les conjugués d'une vision globale de la nature et du travail mais aussi ceux de leurs points de chute dans la philosophie, le vécu et la praxis du peuple d'Haïti.

1. Vers une vision globale de la nature

L'étymologie du terme de la nature s'enracine dans le latin (*natus*) dont la signification a partie liée avec la naissance, les origines, les éléments constitutifs d'une réalité. Autrement dit, notre nature se résumerait à ce que nous portons avec nous à la naissance, au dépouillement, à la nudité de l'essentiel de la constitution de notre être, vierge de toute acquisition, de tout enrichissement extrinsèque. En ce sens, ce qui est né n'est pas loin de ce qui est inné et la naissance en appelle immédiatement à l'innéisme, au naturel. Claude Lévi-Strauss établit ainsi le passage entre la nature et la culture, l'inné et l'acquis, le patrimoine bio-génétique et les adjouvants du milieu, de l'environnement par la désignation d'une différenciation qui, à défaut d'être historique, se présente comme logi-

¹⁶ Cf. Paul VI, *Populorum Progressio*, n. 6.

¹⁷ Cf. Jean Paul II, *Laborem exercens*, nn. 4-6.

¹⁸ Ici, l'attribut métaphysique qu'on aurait pu aussi transcrire par eschatologique traduit l'intégralité des aspects de la destinée humaine, appelle à un accomplissement au-delà de l'histoire et du temps.

¹⁹ Cf. *ibidem*, n. 25.

que et sert de lieu d'explication de la variété des caractères, des tempéraments, des personnalités et des prestations des individus d'une même espèce et en particulier de la nôtre²⁰. La nature serait un ferment d'unité, un dénominateur commun, universel, tandis que la culture jouerait le rôle de facteur de distinction, de discrimination, d'affirmation des dissemblances. En revanche, la nature représenterait la spontanéité, la brutalité, l'absence de régulation au lieu que la culture symboliserait l'ordre, la règle, le raffinement et l'équilibre.

Les principales visions du monde semblent se retrouver, sinon assurer la presque totale unanimité. Pour le bouddhisme, il faut sortir de soi, de son ego, de sa nature et arriver, par la méditation transcendantale, à se considérer en tout et pour tout comme un grain de sable, à agir comme tel si bien qu'on ne court le risque de ne rien obstruer, de ne rien encombrer, de ne rien assujettir²¹. Pour le christianisme, la signification pluridimensionnelle de la nature est d'ordre graduel, éminentiel même. Il y a une nature matérielle qui sert de substrat aux êtres créés dans l'univers et qui les contient dans leurs dimensions physiques et extensives. Il y a une nature humaine caractéristique des créatures douées d'intelligence, de raison et de volonté. Enfin, il y a la nature de l'Être suprême, divine, absolue et qui n'a pratiquement pas, en raison de l'immensité de ses richesses et de sa grandeur, de commune mesure avec la nature matérielle et la nôtre si bien que l'appellatif ne lui convient que par analogie et qu'il est d'habitude plus convenable de parler à son sujet d'ordre surnaturel²².

²⁰ Cf. Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF, 1949.

²¹ Cf. Chogyam Trungpa, *op. cit.*, pp. 20-21 : « Si vous êtes un grain de sable, le reste de l'univers, tout l'espace, est vôtre parce que vous n'obstruez rien, n'encombrez rien, ne possédez rien. Il y a une formidable ouverture. Vous êtes l'empereur de l'univers parce que vous êtes un grain de sable. Le monde est très simple, et en même temps très digne et ouvert, parce que votre inspiration est fondée sur la déception, qui est dépourvue de l'ambition de l'ego ».

²² Cf. Fernand Van Steenberghen, *op. cit.*, p. 98 : « ... Nous ne disposons donc, pour désigner cet Être, d'aucun concept à la fois positif et distinctif ; c'est-à-dire qu'aucun de nos concepts humains ne représente positivement la cause première dans ce qui constitue sa « nature » propre : nous ne savons pas positivement ce qu'elle est. Cette situation est la conséquence logique de la manière dont nous atteignons l'Être suprême en métaphysique : nous le découvrons à partir du fini et par opposition au fini ».

Bien que l'intérêt ne soit pas superflu d'épiloguer autour de ces ordres distinctifs de la nature et que la compréhension de l'un ne s'établisse point sans celle de l'autre, l'aspect qui interpelle plus strictement notre propos est celui de l'ordre matériel de la nature ambiante ou naturée²³, de cette enveloppe cosmique qui nous entoure, nous protège ou nous démunit, nous facilitant tout de même un certain entretien dans la continuité de l'existence et de l'histoire. Il est bel et bien question de cette nature ambiante, extrinsèque dans ses attributs de passivité, de brutalité, de spontanéité que le Créateur dans la Genèse a confiée à l'homme pour être maîtrisée et assujettie, exercice que tout naturellement ce dernier approuve et applique sans hésitation pour le meilleur et pour le pire car il n'y a rien de mieux auquel il aspire que d'en être le possesseur bienveillant ou le despote dédaigneux²⁴. A cet égard, l'univers a commencé à être pour la conscience humaine un objet de crainte ou de terreur avec la magie et la superstition, un objet de fascination avec l'art et la poésie et au bout de compte un objet de curiosité et d'interrogation avec la philosophie et la science²⁵. Lorsque les physiocrates, les premiers philosophes en Ionie, se sont ingéniés à en déterminer le principe unificateur, c'est dans une vraie *catharsis*, un authentique processus d'émancipation qu'ils ont engagé cette conscience humaine angoissée, inquiète, empêtrée dans le silence de ses énigmes. Ce processus s'est poursuivi et renforcé avec l'évolution de la pensée scientifique et philosophique encore emmêlée dans l'Antiquité et nettement différenciée avec la coupure épistémologique de la modernité marquée par le revirement de l'héliocentrisme et les progrès évidents en physique et en astronomie²⁶. Le tri-

²³ Nous pensons ici à Giordano Bruno, à Spinoza et aux divers panthéismes pour qui la nature est unique, elle seule substantielle et dont la diversité des ordres et des degrés ne peut être que négligeable.

²⁴ Cf. Jacqueline Russ, *Nouvel abrégé de philosophie*, Paris, Armand Colin, 2002, pp. 82-83 ; René Descartes, *Discours de la méthode*, Paris, Union générale d'éditions, 1951, pp. 35-37.

²⁵ Cf. Lucien Jerphagnon, *Histoire de la pensée. Antiquité et Moyen-Age*, Paris, Tallandier, 1989, pp. 25-33.

²⁶ Cf. Bertrand Saint-Sernin, « *Légitimité et existence de la philosophie de la nature ?* », in *Revue de métaphysique et de morale*, (septembre 2004), p. 338 : « En 1754, Rousseau écrit : 'Tout Etat où il y a plus de lois que la mémoire de chaque citoyen n'en peut contenir est un État mal constitué, et tout homme qui ne sait pas par cœur les lois de son pays est un mauvais citoyen' (*Fragments sur les lois*). Or la science donne un sens scientifique à la vieille intuition platonicienne et stoïcienne, selon

omphe des initiatives en ce sens avec Galilée, Képler, Newton, etc. a symbolisé la maîtrise du processus et le début de l'assujettissement voire d'une ère de manipulation de la nature par le genre humain et Pascal pouvait à juste titre avoir tout le loisir, toute la latitude de s'émerveiller grâce à la grandeur de notre génie embrassant, circonscrivant par la pensée un univers qui nous comprend, qui nous enveloppe par son étendue²⁷.

Auparavant, dans les âges précédant l'esprit philosophique et scientifique, la nature nous faisait peur; maintenant, c'est nous qui devons être angoissés, qui avons peur pour elle. Elle semble être quasi totalement à la merci de notre emprise, de notre domination. L'un des traits les plus évidents de l'originalité de notre monde contemporain, c'est d'avoir découvert l'immensité de sa fragilité et qu'elle est périssable, malgré les apparences trompeuses de son trésor infini et de son inaltérabilité, à la manière des hommes d'abord et des civilisations ensuite²⁸. L'emprise de l'homme sur la nature est telle qu'il en est devenu l'épouvantail, l'adversaire potentiel le plus redoutable²⁹. On nous objectera que la nature demeure singulière-

laquelle nous sommes citoyens de l'univers, avant de l'être d'un État. La philosophie de la nature a pour but pratique de nous aider à assumer cette double citoyenneté, cosmique et politique; et pour but théorique de nous faire prendre conscience de la constitution et du devenir de l'univers que nous habitons ».

²⁷ Cf. Blaise Pascal, *Pensées*, I, 72 : « ... car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver ».

²⁸ Cf. Frédéric Louzeau, *Mythe, Symbole et Société*, in *Revue catholique internationale Communio*, XXXII/2 (2007), p. 60 : « Telle est certainement la confusion originelle qui, loin d'être propre à Marx, incite la conscience moderne à espérer de l'effort humain qu'il serve à refonder totalement l'homme et la nature dans leur unité. En le dérivant, elle prospère sur ce vœu humain fondamental, que la dialectique conjugale explicite en termes de rencontre, d'alliance, et de procréation féconde. Ce vœu est d'ailleurs si puissant que le mythe peut paradoxalement continuer aujourd'hui à opérer, alors même qu'émerge d'une manière massive une problématique nouvelle qu'ignoraient tant les libéraux du 19^e siècle que les marxistes : la raréfaction prévisible, voire l'épuisement possible des ressources énergétiques disponibles ».

²⁹ Cf. Bertrand Saint-Sernin, *art. cit.*, p. 332 : « 'L'ordre humain', selon l'heureuse expression de Daniel Andler, n'est donc pas simplement posé sur la nature : il est enraciné dans les ordres physico-chimique et biologique. L'action humaine produit des effets irréversibles positifs et négatifs. L'écologie théorique prouve que, sans son génie industriel, notre espèce n'aurait pu croître comme elle l'a fait; elle montre également que, depuis quelques décennies, nous ne transmettons plus la Terre aux générations qui nous suivent dans un état aussi bon que celui où nous l'avons trouvée ».

ment menaçante avec ses séismes, ses tremblements de terre, ses tsunamis ou ses cyclones puissants. Toutefois, si menace il y a, elle peut être relativisée. En effet, dans la plupart des cas sinon dans la quasi-totalité des hypothèses, il est possible de la voir venir, d'en cerner par anticipation l'ensemble des aspects, des contours et des conséquences mesurables, de la conjurer même, au cas échéant, d'en réduire sensiblement la nocivité. Notre intelligence et notre savoir-faire ont été capables de draguer des mers, de faire reculer leurs limites pour aménager des ports, étendre la superficie des villes, de jeter des ponts comme le *Golden Gate* à San Francisco, pour raccorder deux bras de terre séparés par l'océan, de creuser un tunnel gigantesque en dessous de la Manche pour permettre aux locomotives et aux automobiles de relier la France et l'Angleterre, de penser en faire autant pour la Sicile et l'Italie continentale, de fouiller un canal à Suez pour faciliter le trafic maritime et le commerce entre l'Europe et l'Asie du Pacifique en évitant le long trajet de l'Afrique australe, si bien qu'un beau jour l'univers entier n'aura constitué qu'un unique continent. Le pouvoir de la science animé par l'intelligence et le génie de l'homme est capable de provoquer la fonte rapide de la neige, la chute des averses mais aussi de la réprimer³⁰, d'assécher des marais et des étangs, d'édifier des écluses et de réduire à néant la propension débordante des fleuves. Ce pouvoir peut s'exercer pour le meilleur ou pour le pire. Les immenses torts causés à la nature par les conflits et les guerres, les lâchages de bombes atomiques, les déchets radioactifs, les résidus non convertibles de l'industrie nucléaire, les diverses formes de pollution non contrôlées sont sans nul doute plus dévastateurs pour l'équilibre de la nature et l'avenir de l'humanité que les séismes et autres désastres naturels³¹.

³⁰ Les Jeux Olympiques d'été seront organisés l'an prochain à Pékin en Chine. Le Comité olympique chinois et le gouvernement auxquels revient principalement la charge de l'organisation ont juré de réaliser les plus beaux jeux de toute l'histoire de l'olympisme. A cet effet, ils prévoient qu'en cas de menace de pluies susceptibles de perturber le bon déroulement des diverses compétitions, de faire exploser contre les nuages un aérosol si efficace qu'il arriverait à contenir assez le niveau de la condensation pour faire avorter la flotte.

³¹ Cf. E. F. Schumacher, *Small is beautiful*, Paris, Seuil, 1978, p. 148 : « La poursuite du progrès scientifique dans le sens d'une violence toujours plus grande, culminant dans la fission nucléaire et s'acheminant vers la fusion nucléaire, est une perspective terrifiante, annonçant la fin de l'homme. Pourtant, il n'est pas écrit dans les étoiles que telle doit être la direction. Il existe aussi une possibilité qui stimule et embellit

Ainsi, à l'interprétation du point de vue de Schumacher, l'homme ne détient aucun droit de souveraineté régalién sur la nature. Il s'agit d'un système qui nous a précédés et qui a toutes les chances de survivre à notre disparition même quand il est appelé à disparaître à son tour dans la mesure où ses ressources vitales et synthétiques ne sont pas inépuisables et dans la mesure où s'étant développé à travers un processus d'expansion cosmique, il est normal et bien logique qu'il soit soumis au processus inverse de rétrécissement, de régression et d'implosion³². En revanche, si cette souveraineté est bien réelle, comme nous l'ont appris la révélation chrétienne, les théologies des autres religions transcendantes, les sciences naturelles et la philosophie de la nature elles mêmes³³, il est bel et bien question d'une souveraineté limitée. Nous ne pouvons pas nous comporter envers la nature de n'importe quelle manière et nous ne pouvons pas faire d'elle ce que bon nous semble. Entre la subjectivité et la manipulation d'un côté et la conciliation et la gestion rationnelle de l'autre, il nous faut choisir³⁴. De toute façon, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc, fin lettré ou même apprenti philosophe pour se rendre compte que toute attitude, tout comportement de l'homme envers la nature magnifiant la fantaisie, la désinvolture et l'irresponsabilité, ne demeure jamais impuni. Si de trop nombreux innocents en paient souvent le prix, à un moment ou à un autre il finit par être préjudiciable même à son auteur³⁵.

la vie, l'exploration systématique et l'adoption de toutes les façons relativement non violentes, harmonieuses, organiques de coopérer avec cet énorme, ce merveilleux, cet incompréhensible système de la nature donnée par Dieu, système dont nous faisons partie et que nous n'avons certainement pas créé nous-mêmes ».

³² Cf. Marc Lachière-Rey, « *Cosmologie scientifique* », pp. 399-411.

³³ Cf. Stanley Jaki, *God and the cosmologists*, Edinburgh, SAP, 1989, pp. 57-83.

³⁴ Cf. Albert Jacquard, *Dieu ?*, Paris, Stock – Bayard, 2003, p. 18 : « Chaque humain se trouve désormais inséré dans un réseau aux mailles toujours plus étroites qui, à la fois, accroît l'interdépendance entre lui et chacun de ses semblables et permet de nouvelles mises en commun. Tout paraît donc à réinventer dans les rapports entre leur collectivité et la planète. Mais à quoi se rattacher dans le choix d'un objectif ? Au nom de quelle conception de l'aventure humaine décider des réformes à entreprendre ? ».

³⁵ Nous pensons ici par-dessus tout aux bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki, à la catastrophe de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Une quantité incommensurable de victimes en a péri ou gravement souffert. Or les auteurs ou les responsables directs ou indirects de tels désastres ont dû tous se mordre les doigts après le constat des

La relation viable de l'homme avec la nature ne peut être envisagée que sous l'égide de l'ordre, de la raison et d'une discipline adéquate mais aussi sous la mouvance d'une globalité consensuelle. Le sort de la nature en grande partie et notre transition en son sein dépendent d'une telle conscience éclairée car la scientificité et la technicité, quelque sommet élevé qu'elles puissent atteindre, ne nous autorisent pas à la traiter en esclave, voire en parent pauvre³⁶. Il y a ainsi lieu de tenir compte du fait que certains détenteurs des clefs de cette scientificité ou de cette technicité, par la logique même - déplorable en somme! - de la possession d'un tel privilège, se mettent en tête qu'il est convenable d'en jouir au point d'en abuser sans mesure ni limites. Il s'agit de la même logique déplorable du tyran qui se croit tout permis - jusqu'à disposer de la vie de ses sujets parce que ses victoires et ses conquêtes lui auront assuré une puissance sans partage ni contrôle. Il en a été tel avec des tyrans des siècles passés ou récents qui, à l'égal de Gengis Khan, de Napoléon, d'Hitler, de Staline ou de Pol Pot, ou des lustres récents, parvenus au faîte de l'ivresse de leur gloire, se croyaient le droit de disposer ou de pouvoir disposer un jour au gré de leur fantaisie de ce qui bouge sur la planète. Il ne faut pas méconnaître non plus que des hommes de science ou tout simplement des mercenaires, ayant les instruments de la puissance scientifique à leur portée, aient voulu en faire un usage éloigné de tout scrupule. L'anecdote, naguère si célèbre des deux boutons de l'anéantissement de la planète à la disposition discrétionnaire des prési-

immenses dégâts de leur entreprise face auxquels les avantages espérés n'ont pu être que dérisoires.

³⁶ Cf. Albert Jacquard, *op. cit.*, p. 17 : « C'est un fait, la spécificité humaine est d'avoir complété l'être par la conscience d'être, d'avoir ajouté au constat de la réalité présente l'imagination de la réalité à venir. Du coup, nous sommes acculés à faire des projets, à nous donner un objectif. Plus qu'un au-delà du réel, c'est un au-delà du présent qui nous obsède. Cette vie dont j'ai l'extraordinaire privilège de savoir qu'elle se déroule, de pouvoir ne pas me contenter de la subir mais de la conduire, qu'en faire ? Quel sens lui donner ? Par quelles paroles vives l'orienter ? ... Être un humain, c'est vivre au cœur de l'humanité, au contact des autres ; or ces contacts viennent d'être bouleversés par l'évolution de l'effectif des hommes et par les techniques qui permettent leurs rencontres. En cent ans, cet effectif a été multiplié par quatre, 1,5 milliard en 1900, 6 milliards en 2000 ; un tel rythme de croissance ne s'était jamais produit. Les conséquences des actions des hommes sur leur environnement posent, en raison de cette évolution brutale, des problèmes totalement nouveaux ».

dents des Etats-Unis et de l'Union soviétique, à l'époque où ces deux superpuissances se disputaient ardemment l'hégémonie sur le reste de la planète, n'est pas moins éloquente à ce point³⁷. A une époque - spécifiquement la nôtre - où l'avenir de l'homme autant que celui de la planète, s'est fragilisé plus que dans le passé, malgré les apparences trompeuses et les immenses signes d'espérance justifiant par ailleurs une certaine sérénité, chacun a son mot à dire et sa pierre de construction à faire valoir dans le contexte d'une gestion plus harmonieuse et plus légitime de la collaboration de l'homme avec la nature. Les décideurs des grandes puissances, quelque légitimes et quelque compétents qu'ils soient, ne sont point les seuls concernés. Comme à la tribune et au suffrage des Nations Unies où le vote du pays le moins influent - à moins qu'il ne s'agisse du droit de veto des membres permanents du conseil de sécurité! - compte autant que celui des nations les plus prépondérantes, il convient d'apprécier l'initiative et de donner la parole à l'anonyme comme à l'illustre interlocuteur, à l'ignorant comme au savant, au sans-grade comme au professionnel bardé de diplômes. Les hommes doivent cesser de penser en solitaires ou à la faveur d'une oligarchie ou d'une simple élite, toute bien pensante qu'elle puisse être. En ce qui a trait au destin de la nature et de l'humanité, ils ont l'impérieuse obligation de chercher à s'y intéresser dans la concertation la plus large possible en tordant le cou à tout esprit de paternalisme, de colonialisme ou même de condescendance philanthropique et en se disant que, dans l'ensemble des cas et plus particulièrement en ce cas-ci, on a toujours besoin d'un plus petit que soi³⁸.

³⁷ Cf. E. F. Schumacher, *op. cit.*, p. 21 : « On entend souvent dire que nous entrons dans l'ère de la 'société du savoir'. Espérons que cela soit vrai ! Il nous reste encore à apprendre comment vivre en paix, non seulement avec nos semblables, mais encore avec la nature et, bien davantage, avec les Hautes Puissances responsables de la nature et de nous-mêmes ».

³⁸ Le politicien socialiste français, Laurent Fabius, avec beaucoup d'autres, comprend la direction de la globalisation dans le sens de l'universalisation des services essentiels, cf. Laurent Fabius, « *Pour une gauche globale* », in *Libération*, (17 août 2007), p. 18 : « Je plaide pour que certains domaines soient 'sanctuarisés' et pour un accès aux services essentiels : éducation, culture, santé, eau, assainissement ».

2. *Vers une vision globale du travail*

Avec ses capacités d'interrogation et de compréhension, le travail représente l'une des médiations fondamentales de l'homme avec la nature³⁹. Il convient de l'envisager dans son intégralité, dans sa spécificité, comme une initiative de l'intelligence humaine destinée à agir sur elle-même ou sur la nature pour en dégager un résultat profitable à l'une ou à l'autre. Dans l'analyse des caractéristiques du travail, il y a lieu de souligner la relation primordiale avec l'effort, la sueur et la peine même si l'essence du travail ne s'y retrouve pas nécessairement⁴⁰. Il y a aussi lieu de retenir les différences entre travail manuel et travail intellectuel, artistique ou scientifique, entre travail gratuit et travail intéressé ou rémunéré.

L'histoire du travail est approximativement celle de l'évolution de notre civilisation tout court. L'Antiquité gréco-romaine, en raison du caractère besogneux et éreintant des travaux manuels, directement productifs de la satisfaction des besoins vitaux et immédiats, les confiait aux esclaves, aux individus « méprisables » tandis qu'elle réservait le privilège de la recherche, de l'effort intellectuel, plutôt considéré comme un loisir, un divertissement ou une saine occupation, aux citoyens méritants⁴¹. Bien que le monachisme ait eu un rayonnement indubitable sur l'ensemble de la période médiévale et plus spécifiquement sur le Bas Moyen-Âge (XII-XIV^e siècles), l'histoire semble avoir beaucoup plus retenu des moines leur évasion du monde, leur inclination vers la prière, la contemplation et la méditation que leur dévouement à l'organisation matérielle de la vie communautaire et aux travaux manuels, si bien traduit par la devise bénédictine « *ora et labora* » de l'oraison

³⁹ Cf. Jacqueline Russ, *op. cit.*, pp. 179-184.

⁴⁰ Étymologiquement le concept de travail vient du latin *tripaliare* qui signifie torturer, lui-même issu de *tripalus* représentant une machine formée de trois pieux pour calmer les chevaux et les bœufs agressifs pour leur imposer le mors. Toutefois, dans la révélation judéo-chrétienne, l'homme était toujours immunisé contre la souffrance et la fatigue, n'y était pas encore voué par la déchéance du péché alors que Dieu lui avait confié la tâche de cultiver le jardin d'Eden (Genèse 2,15).

⁴¹ Cf. Jacqueline Russ, *op. cit.*, p. 179 : « Travailler, pour les Grecs, c'est uniquement s'asservir à la nécessité. Mépris du travail et dédain de la technique vont chez eux de pair. Aux yeux des Grecs, la pratique des métiers et le recours à la technique avilissent. Le meilleur médecin ou le meilleur ingénieur sont toujours inférieurs en valeur au philosophe ».

concomitante au travail dans l'accomplissement d'une sainte journée. C'est à cet égard que les savants humanistes, tels Coluccio Salutati, Leonardo Bruni, peut-être mal informés des horaires, des feuilles de route et des plans d'activité des monastères, s'imaginaient que les moines ne s'adonnaient qu'à la piété et condamnaient une telle attitude comme une fuite des responsabilités personnelles tout en exaltant en revanche un retour à l'activisme des Romains, à leur esprit d'entreprise, leur goût pour les grands travaux d'ingénierie, d'architecture et d'aménagement des territoires⁴². Autant justice n'a pas été rendue aux moines de l'époque médiévale pour leur amour du travail manuel de la terre, des techniques et des arts, autant elle ne l'a point été non plus pour le christianisme lui-même qui n'a jamais préconisé l'exclusivisme de la contemplation au détriment de l'action ou de la fuite du nécessaire engagement dans la cité au profit de la solitude et du recueilement radicaux. D'ailleurs, le christianisme n'a-t-il pas eu pour inspirateur Jésus de Nazareth, fils d'ouvrier et ouvrier lui-même à ses heures⁴³, qui ne rebuta pas de procéder à des guérisons en précisant qu'il s'agissait de l'une de ses tâches habituelles⁴⁴, d'accompagner et d'encourager ses disciples dans leurs activités de pêche⁴⁵ mais aussi d'intimer à Pierre d'aller au lac, de lancer une ligne à l'eau, de tirer à lui le premier poisson qu'il attraperait et de lui ouvrir la bouche : « Tu y trouveras une pièce d'argent qui suffira pour payer mon impôt et le tien; prends-la et paie-leur notre impôt »⁴⁶.

Toutes proportions gardées, l'histoire et l'évolution du travail, telle que la problématique les concernant se pose encore de nos jours dans toute la dimension de son actualité, ont connu leur véritable essor avec la philosophie des lumières au XVIII^e siècle et l'ensemble de ses débats autour des idéaux de bien-être, de progrès, de li-

⁴² Cf. Paolo Miccoli, *Storia della filosofia moderna*, Rome, Urbaniana University Press, 1985, pp. 13-18.

⁴³ Cf. Jean-Paul II, *Laborem exercens*, nn. 6-5.

⁴⁴ Cf. Jean 5,17 : « Mon Père travaille continuellement et moi je suis aussi à l'œuvre ».

⁴⁵ Cf. Jean 23,2-6.

⁴⁶ Matthieu 17,27.

béralité, d'émergence de l'individu d'un côté⁴⁷, d'égalité, de « société sans classes », de communauté de biens et de justice sociale de l'autre⁴⁸. Avec l'émergence de la société industrielle, le travail de la plèbe, dans l'organisation féodale, et des esclaves dans l'organisation coloniale, se modifie en labeur des ouvriers et des salariés et est ordonné, comme pour le mercantilisme, le colbertisme, bref, l'ensemble des valeurs marchandes, à la croissance, au profit, à la dynamique et à la loi de l'extension de l'entreprise qui la condamne à la disparition pure et simple si elle n'amplifie pas son envergure à la manière des oiseaux qui ne peuvent que déchoir et sombrer dans la perte d'altitude si dans l'air ils n'ouvrent point leurs ailes⁴⁹. Dans cette ligne, s'est articulée, élaborée, l'économie de marché qui ne considère pas le travail pour lui-même et n'insiste point non plus sur sa valeur intrinsèque et affective mais l'introduit en revanche comme un maillon dans la chaîne de la logique du profit et de la croissance. Désormais, avec l'émergence de l'économie de marché et le triomphe de la société industrielle, il n'y a plus de place pour une compréhension ambivalente du travail dans le jeu subtil des antinomies de la gratuité et de la rentabilité, de la bonté et de la méchanceté⁵⁰. L'action - ou le travail -

⁴⁷ Ici nous pensons aux pionniers et aux théoriciens de l'économie libérale et en particulier à John Locke, lequel pose, comme fondements de la propriété privée, issue du fonds commun originel « *fundi communio originaria* », le travail et la liberté. Cf. Simone Goyard-Fabre, *La propriété dans la philosophie de Locke*, in *Revue de métaphysique et de morale*, 2(juin 1996), pp. 607-630.

⁴⁸ Il s'agit plutôt à cette enseigne de l'économie planifiée et socialiste, de ses théoriciens comme de ses devanciers et plus précisément de Jean-Jacques Rousseau : « Si l'opposition des intérêts particuliers a rendu nécessaire l'établissement des sociétés, c'est l'accord de ces mêmes intérêts qui l'a rendu possible », *Du contrat social*, liv. II, chap. I, *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 368.

⁴⁹ Cf. Milton Friedman, *Essais d'économie positive*, Paris, Litec, 1995, p. 16 : « Si le comportement des hommes d'affaires ne permettait pas d'une manière ou d'une autre la maximisation des recettes, il serait improbable qu'ils restent longtemps en activité ».

⁵⁰ Cette logique du profit et de la croissance, où l'ordre moral et normatif est écarté pour laisser la place à celui de la neutralité de la rationalité, se comprend bien à l'approche de la conception hégélienne de la modernité. Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit* (1820), pour déterminer la différence entre l'antiquité et la modernité, établit ce qui suit : l'affirmation de l'individu (ce que Hegel nomme le « droit à la particularité subjective ») y conduit à la séparation, inconnue des Anciens, entre société civile et Etat. L'opposition, que Dumont place entre les sociétés traditionnelles (dont l'Inde des castes est la référence) et les sociétés modernes, est, chez Hegel, celle de la « moralité substantielle », dont la République de Platon est l'archétype et

n'est ni bonne ni méchante et encore moins gratuite; elle tient tout bonnement de la rentabilité. En tout cas, la morale désormais rationnelle et libérale jugera de sa bienveillance ou de sa nocivité en fonction de sa rentabilité. Telle est la stricte et rude règle de la lutte pour la survie où, dans l'optique de la modernité, de la modernisation, de la globalisation tous azimuts, les états d'âme ne sont point tolérés. Quand il faut progresser sur le terrain agité et malaisé d'une lutte sans merci, on ne s'attarde à prodiguer des soins aux blessés que dans la mesure où l'on est persuadé que leur situation n'est pas irrémédiable, que les soins peuvent leur être d'un quelconque bienfait et que le contretemps ne va pas gêner la progression; sinon, on les abandonne à leur sort injuste et funeste et on poursuit sa route sans le moindre regret. Un comportement différent est condamnable par les principes de la guerre qui aspirent à la victoire à tout prix pour mieux asseoir la paix et la tranquillité. Le comportement de l'agent économique idéal ne devrait pas dépareiller d'un tel modèle; au bout du compte, c'est la philosophie de la croissance, de l'augmentation des richesses, de l'abondance et de la disponibilité des biens, de l'équilibre soutenu de la balance de l'offre et de la demande dont il doit se porter garant et être l'infatigable porte-étendard ⁵¹.

L'économie libérale a pour rampe de lancement l'indépendance totale, la liberté irréductible jusqu'au caprice et à la démesure

celle de la moralité subjective. Dans celle-ci s'affirme à la fois la possibilité de l'auto-nomie morale et le droit de chacun, sinon d'être méchant, du moins de ne pas être bon, en cherchant la satisfaction de ses besoins individuels : ou l'on retrouve l'acceptation des « vices privés », prônée par Mandeville, chez qui Dumont voit un moment décisif de l'émergence de l'économique », Catherine Larrère, « *L'étude des sphères : une autre approche de l'économique* », in *Revue de métaphysique et de morale*, (juillet 2005), p. 320.

⁵¹ Cf. Claude Parthenay - Isabelle Thomas-Fogiel, *Science économique et philosophie des sciences*, in *Revue de métaphysique et de morale*, cit., p. 435 : « Dans le cadre de cette hypothèse (celle de l'économie néo-classique, qui a donné naissance à l'*homo economicus*, l'agent parfaitement rationnel adopte le comportement qui conduit à l'équilibre général (ce comportement étant la meilleure réponse possible compte tenu de la rareté des ressources). L'infinie multiplicité des comportements constatés dans la réalité sera ramenée à un modèle unique dit de « l'agent représentatif ». Cet agent représentatif, censé incarner tous les agents individuels, sait, par définition, comment maximiser son intérêt. Cette hypothèse implique que l'agent dispose d'une capacité de calcul infini et d'une information parfaite sur le monde, afin de pouvoir effectuer le meilleur choix possible. La rationalité illimitée est semblable à la rationalité du Dieu leibnizien, omniscient et calculant le meilleur monde possible ».

mêmes, du sujet, de l'agent économique. Elle en constitue son fondement le plus inamovible, en exalte l'émergence et l'expansion et met tout ensemble pour en garantir l'intégrité, la pérennité et le salut. Quand on parle de sa modernité, il s'agit d'abord et avant tout de la mise en valeur, de l'exaltation, comme d'un épouvantail de l'*homo economicus*, du sujet en tant que tel⁵². Or, il ne s'agit pas de n'importe quel sujet, de n'importe quel individu négligeable ou peu représentatif de la longue chaîne qui va de la production à la consommation, mais de l'individu ou des individus (producteurs, intermédiaires, consommateurs) qui en symbolisent le mieux le réseau. Dans l'ambiance recherchée de la production maximale et de la consommation optimale, l'agent économique, producteur, consommateur ou facilitateur de la circulation des biens, avant toutes choses, ne doit être astreint à d'autres contraintes, à d'autres règles que celles qui déterminent et régulent la rationalité du libre-échange, d'ailleurs fondé à son tour sur le principe du libre-choix⁵³.

Face à la sacro-sainte suprématie de l'agent économique, la position du travail, dans sa signification intrinsèque, semble être bien déplorable. Dans l'économie libérale, le travail ne semble être qu'un élément, peut-être pas dérisoire, mais sans doute assez relatif, d'un ensemble qui vise, avant comme après tout, à la consolidation de l'équilibre du marché et à la pleine satisfaction des besoins des individus⁵⁴. A cet effet, l'économie souveraine pense

⁵² Cf. Catherine Larrère, *art. cit.*, p. 320 : « Louis Dumont peut ainsi opposer les sociétés traditionnelles, hiérarchiques ou holistes, où l'individu est toujours inséré dans des relations sociales préexistantes, et les sociétés modernes égalitaires, où les individus développent librement des relations réciproques et révisables. Cela implique une double autonomie de l'économie vis-à-vis des instances sociales de régulation : autonomie morale (neutralité morale des activités économiques) et autonomie politique (l'espace économique, distinct de l'espace politique, se soustrait à l'emprise gouvernementale) ».

⁵³ Cf. Claude Parthenay - Isabelle Thomas-Fogiel, *art. cit.*, p. 452 : « La rationalité des agents est une rationalité susceptible d'échapper aux routines, une rationalité libre, capable d'innovation. Cette définition n'a pas été conquise de manière empirique, en montrant par exemple que les formes de rationalité purement calculatrices, adaptatives et déterminées ne permettent pas de rendre compte de tous les phénomènes (altruisme contre la recherche de l'intérêt personnel, innovation contre adaptation et déterminisme social) ».

⁵⁴ Une telle visée de la rationalité économique réductrice à l'exaltation de l'individu dans la prérogative de la liberté de ses choix et de la détermination de la satisfaction de ses besoins est comme un colosse aux pieds d'argile puisqu'en raison même de la

qu'il convient de soumettre à son obédience l'éventail des sciences spéculatives comme des sciences pratiques, la morale comme la politique, la sociologie autant que l'anthropologie. La morale, par exemple, se contentera d'être la plus compréhensive possible, autrement dit de ne pas opposer des lois restrictives à l'évolution de l'économie dans la plus claire dynamique de sa libéralité et la politique se montrera encore plus libérale en se contentant de n'appliquer et de ne veiller que sur les lois favorables en tout sens à l'expansion économique⁵⁵.

Or, la prétention de l'économie de s'identifier à une science exacte et, en particulier, aux mathématiques dont les attributs sont la clarté, la transparence et la certitude, n'est pas juste autant que sont sujettes à caution son attitude d'indifférence vis-à-vis de la valeur intrinsèque et irréductible du travail en dehors de toute échelle de performance et de productivité⁵⁶ ainsi que son appropriation, son usurpation, selon l'expression de Schumacher, de l'intégrité et de la notoriété des autres sciences au profit de ses équations, de ses calculs et de ses théorèmes. L'économie n'est pas une science exacte et elle ne peut pas vouloir s'imposer comme telle⁵⁷. Il lui

diversité des choix et des besoins individuels, le consensus et l'établissement d'un ordre général de compréhension et d'application se révèlent peu probables : « Réduire la rationalité humaine à un pur calcul d'intérêt strictement individuel (cas fréquemment envisagé en économie) revient à prétendre, en même temps, que le discours scientifique qui affirme cette proposition est lui aussi le produit du pur intérêt individuel ; ce faisant, il n'a aucune valeur générale et nous n'avons pas à discuter ni à argumenter avec quelqu'un qui, implicitement, nous dit qu'en disant ce qu'il dit, il ne fait qu'exprimer une préférence ou un intérêt individuel », Claude Partenay - Isabelle Thomas-Fogiel, *art. cit.*, pp. 444-445.

⁵⁵ Cf. E. F. Schumacher, *op. cit.*, p. 47 : « La science économique est 'tellement portée à usurper les autres' - et bien plus encore aujourd'hui qu'il y cent cinquante ans, quand Edward Copleston en signalait le danger - en raison de ses liens avec certaines pulsions violentes de la nature humaine, telles que la cupidité et l'envie ».

⁵⁶ Cf. Jean-Paul II, *Laborem exercens*, III, n. 13 : « Dans cette façon de poser le problème, il y avait l'erreur fondamentale que l'on peut appeler l'erreur de l'économisme et qui consiste à considérer le travail humain exclusivement sous le rapport de sa finalité économique ».

⁵⁷ A cet égard, déjà en son temps, G. M. Keynes mobilisait l'attention contre les tentatives périlleuses de systématisation et de généralisation, évidentes chez certains de ses devanciers, et en particulier Adam Smith et Ricardo. Dans un long extrait que nous nous permettons de reproduire ici, il exprime clairement sa pensée et son désaveu de l'assimilation de l'économie à une science exacte : « Le but de notre analyse n'est pas de fournir une machine automatique, c'est-à-dire une méthode de manipulation aveugle, qui donnera une réponse infaillible, mais de nous doter d'une méthode

faudrait ramener ses aspirations et ses désirs à de plus justes proportions. Par exemple, elle devrait se sentir interpellée aussi bien par les tendances, les mouvements, difficilement prévisibles, des agents économiques qui sont avant tout des humains et qui recèlent leurs énigmes, leurs caprices, leurs inclinations inavouées, leurs zones d'ombres autant qu'ils mettent en évidence leurs apparences flatteuses, les aspects bienveillants de leur histoire, de leurs caractères, de leurs tempéraments, sans qu'on sache véritablement à quoi s'en tenir! que par les « certitudes » prévisionnelles de leurs statistiques. Les fluctuations des préoccupations et des centres d'intérêt humains, les mutations, parfois brusques et apparemment inexplicables, de nos options et de nos décisions sont aussi déterminantes, aussi importantes que les agitations des marchés boursiers, les renforcements et les dévaluations de la monnaie⁵⁸.

N'étant point une science pure et formelle comme la logique et les mathématiques, l'économie ne peut pas accorder une confiance totale aux opérations de calcul, à la cohérence de la spéculation et du raisonnement pour les certitudes et moins encore pour les vrai-

organisée et ordonnée pour résoudre des problèmes particuliers ; et lorsque nous avons obtenu une conclusion provisoire, en isolant les facteurs de complication, un par un, il nous faut revenir sur nos pas et tenir compte, autant que possible, des interactions probables des facteurs entre eux. Telle est la nature du raisonnement économique. Toute autre façon d'appliquer nos principes formels de raisonnement (sans lesquels, cependant nous serions perdus au milieu de la forêt) nous induira en erreur. Les méthodes pseudo-mathématiques de formalisation d'un système économique ont le grave défaut [...] de supposer expressément une stricte indépendance entre les facteurs en cause, et de perdre toute leur force et leur autorité lorsque cette hypothèse n'est pas valable ; tandis que dans le *discours ordinaire*, où nous ne sommes pas en train de faire des manipulations en aveugle, mais où nous savons à tout moment ce que nous faisons et ce que les mots signifient, nous pouvons garder 'derrière la tête' plusieurs pages de calcul qui supposent qu'elles s'annulent toutes. Une part excessive de l'économie mathématique récente est simplement de la spéculation, aussi imprécise que leurs hypothèses initiales, qui permettent à l'auteur de perdre de vue les complexités et les interdépendances du monde réel, dans un dédale de symboles vains et prétentieux », John Maynard Keynes, *Collected Writings*, vol. VII, Londres, Macmillan, 1973, *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, pp. 297-298, repris dans Olivier Favereau, « Keynes et Wittgenstein, l'économie et la philosophie », in *Revue de métaphysique et de morale*, (mars 2005), p. 422.

⁵⁸ Cf. Olivier Favereau, *art. cit.*, p. 418 : « Or sur les marchés financiers, l'incertitude provient non d'une nature physique extérieure aux actions humaines mais, plus banalement, de l'interaction entre tous les opérateurs, chacun s'interrogeant sur ce que pensent et vont faire les autres ».

semblances et les probabilités⁵⁹. Elle n'a aucun complexe à éprouver face aux critères de positivité et de persuasion de la démonstration des sciences exactes. Oui, elle a à tenir compte de leurs paramètres utiles et nécessaires, de l'assurance de leurs indicateurs d'analyse pour valoriser ses observations et ses hypothèses, mieux asseoir leur vérification et aboutir à ses fins. Par contre, elle n'a aucune obligation de les absolutiser ou de les sanctifier. Grosso modo, elle vise à la création des richesses, à l'augmentation de la croissance et de la productivité, à une utilisation de ces richesses ordonnée à la conservation de leurs mérites et de leurs avantages et non à leur dégradation ou leur déperdition. Autrement dit, la richesse ne doit pas s'appauvrir même dans l'hypothèse de la meilleure et de la plus satisfaisante utilisation de ses ressources. Une telle perspective ne tient pas uniquement et encore moins fondamentalement dans les propositions de la spéculation et de la logique positivistes, dans les combinaisons et les calculs mathématiques ou dans les données statistiques. A ce sujet, Schumacher établit la comparaison entre l'évaluation et la compréhension du statut et de la valeur de la richesse dans l'économie moderne et dans l'économie bouddhiste. Dans celle-ci, la propriété et la consommation des biens ne sont que des moyens ordonnés à une fin supérieure qui est l'excellence et la qualité de la vie au lieu que l'économie moderne ne préconise qu'un but et qu'une fin : la consommation à laquelle est ordonné l'ensemble des

⁵⁹ Cf. Bénédicte Reynaud, « Pour une approche wittgensteinienne des règles économiques », in *Revue de métaphysique et de morale*, (juillet 2005), p. 350 : « Pour la théorie des incitations dont l'objet est de trouver les formules salariales stimulant le salarié, la question du mode d'action des règles n'a aucune pertinence puisque la réponse est tout entière contenue dans la fonction de la règle qui est postulée initialement. Dans cette classe de modèles, Shapiro et Stiglitz (1984) montrent que dans une économie de chômage, la menace de licenciement est un moyen efficace pour faire la 'chasse aux tire-au-flanc' ; ces derniers, s'ils sont licenciés, auront des difficultés à trouver un nouvel emploi. La règle de licenciement agit pour la seule raison qu'elle est posée, et par conséquent supposée, jouer un rôle d'incitation ou de sanction. S'il est exact que le chômage rend la menace de licenciement crédible, les théoriciens ne voient que la face visible de l'iceberg. Ils oublient toutes les conditions sociales, institutionnelles et politiques nécessaires pour qu'une telle règle s'applique. Ils oublient aussi que ces conditions évoluent dans le temps. Ainsi, la décision de licencier ne dépend pas de paramètres calculés une fois pour toutes. Elle dépend non seulement du droit du travail auquel les firmes sont soumises, du niveau de sanction financière en cas de recours devant les tribunaux, et plus généralement du rapport coût-bénéfice d'un licenciement, et enfin de leur culture de management ».

moyens de production : terre, travail et capital⁶⁰. Sans aucun doute, le produit national brut a la chance de s'améliorer plus vite et de manière plus consistante dans une économie qui recherche la consommation maximale. Peut-on en dire autant pour le bien-être réel et la qualité de la vie? Rien n'est moins sûr, objecte Schumacher⁶¹. L'abondance de biens ne nous rend pas nécessairement plus heureux que la sobriété; et le téléspectateur, qui a la possibilité de « zapper » avec un millier de chaînes de télédiffusion, n'a pas moins d'inquiétudes et n'a pas l'esprit plus tranquille que celui qui sait planifier son programme sur moins de chaînes mais avec plus de méthode et de discernement⁶².

Dans son processus de modernisation et de contribution à la modernisation de la civilisation contemporaine, la science économique, au-delà de son inclination naturelle au culte de la justesse et des données statistiques, de la consistance des hypothèses et des prévisions, de l'approche méthodique des combinatoires, des opérations routinières, de la rigueur et de la clarté des spéculations et des raisonnements, s'évertuera à ne pas laisser s'anéantir son état d'âme. Dans les sciences naturelles, il n'y a pas d'état d'âme tandis que dans les sciences de l'esprit il y en a un et la science économique est fondamentalement une science humaine et n'est que secondairement une science positive, nonobstant ce qu'en pensent les économètres et les statisticiens simplistes et déshumanisés⁶³.

⁶⁰ Cf. E. F. Schumacher, *op. cit.*, p. 58.

⁶¹ Cf. *ibidem* : « En résumé, alors que l'économie bouddhiste recherche le maximum de satisfactions humaines grâce au choix d'un modèle de consommation optimal, l'économie moderne tend à maximiser la consommation à travers un mode optimal d'effort de production. Il est facile de voir que l'effort que demande un style de vie tourné vers le modèle de consommation optimal sera, selon toute vraisemblance, plus faible que l'effort demandé par une course à la consommation maximale. Ne soyons donc pas surpris que les hommes vivent beaucoup moins tendus et sous pression en Birmanie, par exemple, qu'aux Etats-Unis, même si le nombre des machines qui économisent la main-d'œuvre ne représente, en Birmanie, qu'une infime fraction du nombre de celles qui sont en service aux Etats-Unis ».

⁶² Cette observation nous fait penser aux formules axiomatiques ou aux lois fonctionnelles de l'histoire et particulièrement à la loi de la hiérarchie des moyens selon laquelle les moyens temporels pauvres sont supérieurs aux moyens temporels riches en relation à leur fusion dans les fins spirituelles ; cf. Jacques Maritain, *Pour une philosophie de l'histoire*, Paris, Seuil, 1957. pp. 85-113.

⁶³ Cf. E. F. Schumacher, *op. cit.*, pp. 198-199 : « La vie, le travail, le bonheur de toutes les sociétés dépendent de certaines 'structures psychologiques', qui sont infiniment précieuses et fort vulnérables. La cohésion sociale, la coopération, le respect mutuel

Pareil état d'âme a pour paramètre la discussion et pour catégorie de reconnaissance et d'identification la question sociale⁶⁴. La consommation, en somme, n'a pas de valeur propre et ne peut pas se voir subordonner, comme en appendice, les judicieuses interrogations autour des enjeux vitaux que sont le travail lui-même, la paix, la communication, la solidarité et l'avenir de la planète. Déjà, à son époque-phare, le marxisme faisait résonner la sonnette d'alarme à ce sujet et à sa manière. Proudhon, Fourier, Saint-Simon, les devanciers de Marx, dénonçaient avec virulence les dérives de la société industrielle obsédée par la réalisation du maximum de profits. Proudhon s'en prenait au capital en tant que première cause de l'aliénation et de la dévaluation du travail de l'ouvrier. Fourier croyait plutôt que cette responsabilité était imputable à l'industrie elle-même et qu'il conviendrait de retourner à la terre tandis que Saint-Simon faisait l'éloge du progrès industriel tout en préconisant que la solution du problème viendrait avec l'amélioration des conditions de travail des salariés⁶⁵. Marx, en revanche, croit qu'il faut s'attaquer non à un facteur abstrait et déterminé mais à l'ensemble des structures et des superstructures, à sa solde, mises en place par le système d'exploitation du capitalisme. Leur réorientation radicale au profit de la société sans classes - la société communiste s'entend! - constitue au sens de Marx l'unique alternative au projet dévastateur de la machine de l'exploitation sans retenue du capitalisme⁶⁶.

et, par-dessus tout, le respect de soi, le courage face à l'adversité et la résistance aux épreuves ; tout cela et bien davantage se désintègre et disparaît quand ces 'structures psychologiques' sont sérieusement atteintes. L'intime conviction d'être inutile ronge un homme. Aucune croissance économique, quelle que soit son importance, ne peut compenser de telles pertes. D'ailleurs, c'est peut-être là une réflexion superflue, puisque ces pertes empêchent généralement la croissance économique ».

⁶⁴ Cf. Jean-Paul II, *Laborem exercens*, nn. 2-3 ; Simone Weil, *La condition ouvrière*, Paris, Gallimard, 1950.

⁶⁵ Cf. Jean-Yves Calvez, *La pensée de Karl Marx*, Paris, Seuil, 1970, pp. 274-275.

⁶⁶ Nous reportons ici un texte-clé de Marx autour de la définition et de la signification essentielles du communisme, tiré de ses *Manuscrits économique-philosophiques*, publiés en 1844 : « Le communisme, en tant que suppression positive de la propriété privée qui est l'aliénation propre de l'homme, est l'appropriation de l'être humain par et pour l'homme. Il est le retour complet, conscient, conservant toute la richesse du développement passé, de l'homme pour soi à l'homme *social*, c'est-à-dire à l'homme humain. Ce communisme est, en tant que naturalisme achevé, de l'humanisme, et en tant qu'humanisme achevé, du naturalisme. Il est la véritable solution de l'antagonisme entre l'homme et l'homme, entre l'essence et l'existence, entre la

En dehors du jargon de l'utopie spécifiquement marxiste, il y a en effet un sérieux malaise - appelez-le *mal social* si vous voulez, - dans la société capitaliste, et qui n'a d'ailleurs pas épargné les sociétés communistes, dans le privilège accordé aux biens au détriment des personnes, réduites parfois à leur simple dénominateur de chômeurs inutiles ou de salariés en sursis avec pour seul atout leur force de travail qu'on ne considère pas plus qu'une simple marchandise ou valeur d'échange dérisoire⁶⁷. L'économisme ou le matérialisme fait fausse route en réduisant l'homme à un outil de production ou à un organe de consommation. Un idéal de globalisation, ordonné à son bien-être véritable et à la pleine réalisation de ses aspirations, doit à tout prix tenir compte de l'ensemble des dimensions qui le caractérisent et de la valeur éminente de chacune de ses activités qui, lorsqu'elles sont motivées par la grandeur d'âme, l'altruisme, le dépassement de soi et le souci de l'excellence et de la bienveillance, se révèlent inestimables. Sinon, l'homme unidimensionnel (*one-dimensional man*), comparable à l'hippopotame qui a le groin toujours tourné vers sa ration alimentaire, qui a surtout la vie longue, n'est pas prêt de disparaître, à l'instar des dinosaures, de la surface de la terre⁶⁸.

3. Vers une meilleure prise en charge haïtienne de la nature

Haïti n'est plus une destination touristique de rêve pour la plupart des visiteurs étrangers, au contraire de nos voisins de la Caraïbe, tels que Cuba, la Jamaïque, la République Dominicaine, Porto-Rico ou l'ensemble des territoires de l'arc antillais. Malgré notre charme naturel incontesté, jadis si attrayant, nous avons été rayés, pratiquement depuis un quart de siècle, de la carte touristique du monde⁶⁹. Encore, à la fin des années '60 et au début des années

subjectivité et l'objectivité, entre la liberté et la nécessité, entre l'individu et l'espèce ». Cf. Roger Verneaux, *Histoire de la philosophie contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1960, p. 19 ; Jean-Yves Calvez, *op. cit.*, p. 114.

⁶⁷ Cf. Jean-Paul II, *Laborem exercens*, n. 7.

⁶⁸ Cf. Herbert Marcuse, *One-dimensional man*, Boston, Beacon Press, 1964. Traduction française de M. Wittig, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Editions de Minuit, 1968.

⁶⁹ On peut se référer, pour s'en convaincre, aux fiches d'information sur les chantiers du développement en Haïti ; préparées par les experts du gouvernement haïtien, de la Minustah et du système des Nations Unies en Haïti en vue de la réalisation des

'70, le tourisme était généralement admis comme l'une des principales ressources potentielles du pays même si on reconnaissait au demeurant qu'il concernait surtout les capitaux américains⁷⁰. Et depuis, les capitaux ne se sont plus manifestés même dans leur velléité la plus anodine; la curiosité étrangère pour notre originalité et nos particularités s'est sensiblement émoussée et l'intérêt dans tous les domaines s'est réduit jusqu'à sa plus simple expression pour le pays désormais voué à son sort de paria et d'intouchable⁷¹.

Or, il n'en a pas toujours été ainsi. Haïti savait attirer les regards et les visiteurs de par le monde. Elle était célébrée comme la « Perle des Antilles ». Dès le premier contact, l'aventurier, qui l'a découverte en 1492, était séduit par sa beauté et sa splendeur. Il s'écriait en ces termes : « C'est une merveille. Ses montagnes et ses plaines, ses prairies et ses champs sont si beaux et si riches pour les plantations et les semailles, pour l'élevage du bétail de toutes espèces et pour la construction des villes et des villages »⁷².

Haïti est ou a été au moins bel et bien une terre avenante, enchantée, hospitalière. Elle baigne dans la mer des Caraïbes et forme avec la République Dominicaine comme une cuvette en trapèze, séparée de sa base arrière, mais adossée à un fer à cheval, livrée au gré de l'océan. Le chant de la mer est sa berceuse perpétuelle qui l'apaise de ses humeurs drôles, qui la tranquillise de son anxiété. Elle est attribuée officiellement à l'Amérique, mais elle est surtout caraïbéenne, pour ainsi dire sur la route des continents avec un œil tourné à la fois vers l'Europe, l'Afrique et l'Amérique du Sud. Ainsi, on ne s'explique pas difficilement que des marins

journées des 25 et 26 juillet 2005 sur l'information aux partis politiques organisées par le gouvernement haïtien et les Nations Unies.

⁷⁰ Cf. *Dictionnaire universel des noms propres : Le Petit Robert*, Paris, 1977, pp. 815-816.

⁷¹ Malgré l'apparente bonne volonté de la communauté internationale et des organismes d'état s'intéressant à la motivation touristique, à la coopération externe et aux Haïtiens d'outre-mer, les bulletins de presse de l'ensemble des sites spécialisés n'ont cessé de présenter Haïti comme une destination à éviter en raison de son instabilité chronique, de ses services déficients dans les aéroports, dans les hôtels et des difficultés de déplacement dues à l'état généralement pitoyable de la plupart de ses routes.

⁷² Christophe Colomb, *Lettres choisies*, Londres, R. H. Major, 1870, p. 5. Extrait retranscrit dans James Leyburn, *The haitian people*, New Have, Yale University Press, 1948, p. 290.

présentables, mais aussi des professionnels de la flibuste, aient jeté sur elle au 17^e siècle et au début du 18^e leur dévolu comme l'une de leurs terres d'élection et soient venus de la plupart des ports des côtes atlantiques européennes s'y installer et y couler la longueur de leurs années de sursis avec bonheur et enthousiasme⁷³. Elle a été la plus riche colonie française de la modernité avec ses plantations de café, de coton, de sisal, d'agrumes et surtout de canne, étendues sur le territoire comme de larges bandes d'étoffe à perte de vue, ses filatures, ses indigoteries, ses distilleries et ses guildives⁷⁴.

Avec le laborieux et malaisé processus d'accession à l'indépendance, la violence inouïe de ses combats, la haine inaltérable des acteurs en lice, la gestion catastrophique de la période post-coloniale, l'obscurantisme et l'opportunisme des hommes forts et de leurs acolytes qui se sont partagé les rênes du pouvoir depuis plus de deux cents ans, on ne s'explique pas plus difficilement que de cette prospérité exubérante nous soyons catalogués aujourd'hui comme le pays le plus pauvre de l'hémisphère nord et que, sur plus de trente tableaux indicateurs des critères de développement humain, nous occupions régulièrement la cent cinquante quatrième place des cent soixante-dix-sept pays recensés⁷⁵.

Tous les domaines de la vie nationale ont dû avoir profondément souffert et continuent de payer très chèrement la facture de cette tragédie, innommable et sans fin, et en particulier celui de notre écosystème, de notre relation existentielle avec la nature. Les terres cultivables, jadis et naguère si fertiles, se sont raréfiées. Elles ont fait le voyage sans retour des mornes et des plaines vers l'abîme de la mer. La carcasse restante ne séduit plus ses exploitants qui ont préféré se déplacer massivement vers les centres urbains⁷⁶. L'érosion est alarmante. Les arbres ont été massivement

⁷³ Cf. C. L. R. James, *Les Jacobins noirs*, Paris, Editions Caraïbéennes, 1983, p. 4 ; James Leyburn, *op. cit.*, p. 14.

⁷⁴ Cf. James Leyburn, *ibidem* : « La colonie française la plus prospère en 1791 était, et a été pendant des décades, la plus petite partie du territoire de Saint-Domingue, selon l'appellation d'Haïti à cette époque ».

⁷⁵ Cf. PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain*, Paris, Economica, 2006, pp. 283-391.

⁷⁶ Cf. ECOSOF, *Panorama de l'Économie haïtienne*, Port-au-Prince, Jean Claude Paulvin éditeur, 1997, p. 37 : « Rappelons que l'état de délabrement du secteur agrico-

coupés pour répondre aux besoins énergétiques de toutes sortes et n'ont pas été remplacés suivant une juste proportion⁷⁷. Nos bassins versants subissent eux aussi les effets néfastes de la dégradation et de l'érosion, causant au pays tous les ans une perte de 30 millions de tonnes de ses sols⁷⁸. Or, nous n'avons pas été tributaires d'un éco-système naturellement si difficile et si défavorable. Nous ne pouvons pas prétendre que le ciel aurait lui-même contribué à l'aggravation de notre situation comme si nous n'étions constitués que de bancs de sable et de zones arides à l'instar de certains pays du Sahel, comme si nous n'avions pas d'accès propre à la mer, dépendant d'un autre pour le cabotage et le commerce maritime comme tant de pays qui ont d'ailleurs réussi à mieux se placer que nous sur l'échelle des pays en voie de développement ou très développés⁷⁹. Au fond, nous ne sommes exposés couramment qu'à un péril d'un certain relief concernant davantage nos côtes et nos régions de basse altitude. Nous nous retrouvons, à cause de notre position dans le bassin des Caraïbes, sur le trajet des mouvements cycloniques, des dépressions tropicales et des ouragans des saisons de l'été et de la première partie de l'automne. Toutefois, cette position est plus ou moins identique à celle de tant de territoires voisins ou limitrophes, lesquels ont l'habitude d'être aussi, sinon plus pénalisés que nous, par les catastrophes naturelles alors qu'aucun d'eux n'est comme nous recalé parmi les trente-et-un pays ou territoires à faible développement humain⁸⁰. Comment en sommes-nous arrivés à ce point si critique? Quelles sont les raisons d'une telle dégringolade économique, d'un tel désastre écologique, d'une telle négation des perspectives du développement humain et social? Pourquoi un si profond désaveu, une si

le et l'ampleur du chômage réel et déguisé dans les zones rurales résultant de la grande densité sur les terres arables ont occasionné un exode massif vers les villes durant les vingt dernières années, ce qui a largement contribué au phénomène de bidonvillisation des zones urbaines non conçues pour accueillir des flux si importants de population ».

⁷⁷ Cf. *Fiches d'information sur les chantiers du développement en Haïti*, axe 3, n. 5,1 : « La couverture forestière du pays ne dépasse pas 2% et les prélèvements de bois sont 4 fois supérieurs aux rendements des formations forestières et agro-forestières ».

⁷⁸ Cf. *ibidem*.

⁷⁹ Nous citons, par exemple, la Bolivie et le Paraguay, en Amérique du Sud, qui n'ont pratiquement pas d'accès à la mer, mais aussi la Suisse, l'Autriche, la Hongrie et la Tchécoslovaquie en Europe.

⁸⁰ Cf. PNUD, *op. cit.*, p. 413.

grande perte d'intérêt pour la cause haïtienne au point que presque plus personne de l'extérieur n'est intéressé à venir visiter ou s'installer sur nos rives mais également au point que nos riverains ne veulent plus rester et cherchent à tout prix à partir, à moins qu'ils ne soient dissuadés par des raisons de force majeure, peut-être le cœur lourd, mais certainement avec leurs compétences et leurs capitaux? ⁸¹

Les raisons d'une pareille déperdition du sens et de la substance même de la vie, de l'espérance, de la conviction dans un futur moins sinistre que le passé et le présent sont, sinon bien connues, du moins aisément discernables à travers un ensemble de facteurs liés pêle-mêle au poids de la tradition, aux atavismes rébarbatifs, à la superstition ⁸², à la culture, à l'histoire, à l'économie, à des nuances épidermiques, bref à toute une typologie anthropologique et sociale pour laquelle nous évitons d'entrer dans les détails. Toutefois, certains facteurs, surtout d'ordre écologique et socio-économique, dans la particularité de l'emploi et du travail, mériteront de bénéficier d'une certaine attention et d'un certain relief.

Affirmons sans tarder qu'en Haïti la plupart des gens vivent, avec la nature, des relations beaucoup plus controversées qu'harmonieuses et transparentes. Globalement originaires d'Afrique noire à travers leurs ancêtres, les habitants d'Haïti y ont été introduits, à la faveur de l'extinction des aborigènes par les colonisateurs espagnols, après avoir été arrachés à une ambiance naturelle qui leur était sans nul doute assez convenable, pour être expédiés, jetés comme des quartiers de chair en pâture à des chacals, dans une autre qui a pu être favorable, hospitalière par elle-même, mais qui leur a été totalement funeste et préjudiciable parce qu'ils ne l'ont connue que pour y être spoliés, maltraités, déshumanisés. A cet égard, il faut reconnaître que dès les origines, dès sa découverte de

⁸¹ Cf. Jean-Jacques Honorat, *Le manifeste du dernier monde*, Port-au-Prince, Deschamps, 1984, p. 176 : « Haïti est connue comme un pays qui se sous-développe structurellement par ses hémorragies massives de capitaux ».

⁸² Cf. *Ibidem*, p. 168 : « Il ne fait pas de doute que, dans un processus de développement, une fois les pratiques existentielles transformées et donnant à l'Haïtien le pouvoir d'intervenir lui-même dans et sur la nature pour résoudre ses problèmes vitaux, le loa s'effacera devant la force de l'homme pour se sublimer, à la manière des anges et des saints dans une surnature qui n'aura plus aucune utilité pratique ». Le progressisme positiviste de Jean-Jacques Honorat semble oublier à tort que la superstition n'est pas le lot exclusif de l'ignorance et du sous-développement.

la terre haïtienne, l'esclave noir, arrivé d'Afrique, après mille et une péripéties, après autant de tourments, de brimades que de sévices insupportables, se rend compte que cette terre, cette nature, en raison de la cruauté et des atrocités de ses maîtres, ne pourra que lui être détestable⁸³. Ayant conquis son indépendance, il aurait dû également entrer en possession de la terre qu'il avait tant remuée et labourée, pour laquelle il s'était vaillamment battu et avait versé son sang. Or, il n'a jamais connu une telle satisfaction, la plupart des domaines, laissés vacants par les colons en fuite ou décimés, ayant été distribués, sous l'instigation des chefs de guerre, aux membres influents de l'armée indigène et à leurs collaborateurs dans la vie civile⁸⁴. Certes, des gouvernements, plus ou moins imbus des conditions et des exigences de la vie paysanne, ont procédé épisodiquement à des répartitions de terrains et à des donations de titres au profit de la classe besogneuse, mais il ne s'agissait dans la plupart des cas, que de maigres lopins, des parcelles négligeables qui ne pouvaient suffire qu'à sa stricte subsistance⁸⁵. Quant aux strates plus fortunées et mieux loties de la population, elles ne sont à vrai dire intéressées à la terre que pour les dividendes et les avantages que son exploitation peut leur assurer. D'ailleurs, elles se tiennent à distance d'elle autant qu'elles le font pour la classe paysanne en qui elles n'ont pas confiance et préfèrent s'investir dans les activités du tertiaire et du secondaire qu'elles jugent moins pénibles, moins dégradantes et plus rentables⁸⁶.

D'autres facteurs sont venus s'ajouter progressivement à cette indifférence ou à cette désaffection socio-historique à l'égard de la terre pour compliquer la tâche de la nécessaire réhabilitation écologique en Haïti⁸⁷. Ils sont de tous les ordres : du mercantilisme des spéculateurs et des affairistes opportunistes à la mauvaise foi

⁸³ Cf. Jean Fouchar, *Les marrons de la liberté*, Port-au-Prince, Deschamps, 1988, p. 100.

⁸⁴ Cf. James Leyburn, *op. cit.*, pp. 199-202.

⁸⁵ Cf. *Ibid.*, p. 9.

⁸⁶ Cf. *Ibid.*, pp. 287-289.

⁸⁷ La littérature dans ce domaine doit être abondante. Il nous est difficile, dans les circonstances spécifiques de notre essai, d'en faire un inventaire plus ou moins substantiel. Pour cela nous recommandons vivement le contact de l'ouvrage d'un agro-économiste haïtien, Pierre D. Sam qui a eu une expérience panafricaine très enrichissante et qui peut être utile pour les besoins d'une analyse comparative : *Gérer le réel haïtien*, Port-au-Prince, Deschamps, 1993, pp. 153-171.

de la gouvernance et des classes dirigeantes⁸⁸, de l'incurie et de la médiocrité administratives à la détresse des paysans pauvres qui n'ont souvent d'autres recours que l'abattage des arbres pour le charbon de bois en vue de la survie, du braconnage systématique des zones forestières et des bassins versants à des fins similaires ou d'exploitation agricole⁸⁹ à des incitations superstitieuses et mystiques favorables à l'élimination des arbres en vue de chasser les esprits malfaisants qui y éliraient domicile. Ainsi donc, la déforestation accélérée, l'épuisement des réserves d'eau et des nappes souterraines, la pollution soutenue de l'atmosphère, le traitement inexistant des eaux usées, l'expédition impitoyable vers la mer d'immondices et de déchets de toutes sortes et de toutes provenances, le problème de l'environnement, qui est partout alarmant⁹⁰, devient en Haïti aujourd'hui une question de vie ou de mort. Autrement dit, la population se retrouve à un carrefour où elle ne peut plus faire usage du droit à l'erreur ni du privilège de la prorogation de l'échéance de sa décision face à une alternative capitale : ou s'en aller vers l'abîme et l'océan avec les dernières tonnes métriques de sol de nos bassins versants ou prendre en charge notre communauté de destin, sortir sa tête de l'eau, s'éloigner ensemble des rives de l'anéantissement, consentir aux sacrifices incontournables, cesser de jouer à la malignité, à l'espièglerie et à la forfanterie qui semblent nous coller à la peau comme une vraie carapace et poser pour de bon les fondements d'une culture de vie, d'espérance et de progrès qui ne saurait se passer d'entente, de fraternité et de solidarité⁹¹. La déchéance, le

⁸⁸ Cf. PNUD, *Rapport mondial sur le développement humain*, p. 181 : « Il est important que les objectifs fondamentaux de justice sociale et de durabilité écologique ne soient pas subordonnés à la quête de profits privés ».

⁸⁹ Cf. *Fiches d'information sur les chantiers du développement en Haïti*, axe 3, n. 6.

⁹⁰ Cf. Laurent Fabius, *art. cit.*, p. 18 : « Toujours dans les quarante ans qui viennent, la population mondiale dépassera 9 milliards d'habitants contre 6 aujourd'hui. Cet accroissement sera concentré à près de 40% sur l'Afrique et à plus de 50% sur l'Asie, ce qui redistribuera le jeu mondial. Ces bouleversements soulèveront d'immenses problèmes d'environnement - toujours lui - de croissance, de niveau de vie, de santé, de migrations, d'urbanisme, d'aménagement du territoire ».

⁹¹ Cf. Frédéric Louzeau, « *Mythe, Symbole et société* », in *Revue catholique internationale Communio*, 190 (mars-avril 2007), p. 61 : « Bref, le mythe du Progrès empêche d'apercevoir le lieu même où se réalise effectivement l'unité humaine, l'existence d'un monde concret de sujets, que le travail ne peut fonder ni faire progresser : seules les trois relations de paternité, de maternité et de fraternité y réussissent, non seule-

désastre écologique d'Haïti n'est pas une fatalité. Aucun secteur de la vie nationale ne doit être persuadé du contraire. C'est pour-quoi notre gouvernement et notre état, traditionnellement irresponsables et défaitistes, sont appelés à se réveiller de leur torpeur, de leur pusillanimité, de leur inclination à la fanfaronnade, au « *calbindage* » pour se frapper la poitrine, procéder à leur autocritique et embrasser le leadership d'un authentique mouvement de renaissance de la terre et de l'espace haïtiens⁹². Les forces vives supplémentaires ne perpétueront pas la politique de l'autruche et ne chercheront pas non plus à se dédouaner les unes au détriment des autres par le complexe de Caïn niant tout engagement vis-à-vis de son frère. Les ouvriers, les patrons, les syndicats, les écoles, les églises, les intellectuels, les jeunes, les partis politiques, bref tous, nous devons nous rendre compte que l'œuvre de salut public ne peut plus attendre, qu'aucune contrainte n'est trop exigeante, qu'aucune ascèse n'est trop redoutable qui vise à redorer le blason de notre nature écornée, qui vise à revigorer notre écosystème en lambeaux.

4. Vers une meilleure articulation des valeurs de l'emploi et du travail

La misère et l'incongruité de l'emploi et du travail sont aussi déplorables, aussi préoccupantes que celles de notre écosystème meurtri et délabré⁹³. Il y a un véritable malentendu autour de la notion, de la signification et de l'importance du travail, malentendu autour duquel le plus grand flou demeure. Même si le pays est doté de codes et de lois sur le travail, d'un ministère et d'autres

ment dans la cellule familiale, mais à tous les échelons de l'être social humain jusqu'au plan international ».

⁹² Cf. E. F. Schumacher, *op. cit.*, p. 10 : « De toutes les ressources matérielles, la plus importante est incontestablement la terre. Etudiez quel traitement une société fait subir à sa terre, et vous arriverez à des conclusions relativement dignes de foi quant à l'avenir qu'elle se réserve ».

⁹³ D'après l'étude réalisée par les Experts-conseils en Economie, Finance, Gestion et Société pour l'exercice fiscal 1996-1997, un programme de création d'emplois (PCE) a été mis en œuvre par le gouvernement et prévoyait à la main d'œuvre 605% des enveloppes des projets, soit un total de 30 millions de dollars. Seuls 3200 emplois mensuels ont pu être créés pour une population active de 4.20 millions de personnes avec un effectif de 2,80 millions de chômeurs. Cf. ECOSOF, *Panorama de l'économie haïtienne*, p. 37.

institutions s'intéressant à la question, même si les Haïtiens se sont fait depuis longtemps une réputation d'être de rudes, de coriaces et d'infatigables travailleurs⁹⁴, sa problématique demeure toutefois entière et semble n'avoir pas encore été absorbée par ces instances de manière éclairée, originale et courageuse. A ce titre, l'urgence est de rigueur. Essayons ainsi de nous en faire une idée par un coup d'œil rapide sur son évolution historique depuis les origines jusqu'à l'heure actuelle.

A l'époque coloniale, la notion de travail était carrément liée à celle de la productivité du sol. Dans le système esclavagiste, le véritable travailleur était l'esclave dont l'énergie remuait et labourait la terre pour la faire produire jusqu'à sa dernière pincée de glaise. Les esclaves travaillaient et leurs maîtres ou leurs intendants s'amusaient à les voir travailler ou à les y inciter par la menace et les sévices⁹⁵. Même après l'indépendance, le contentieux esclavagiste dans l'orientation du travail n'était pas réglé. La totalité des esclaves avait acquis sa liberté. Mais elle ne voyait pas sa situation économique s'améliorer et encore moins le juste fruit de son ouvrage lui revenir en bonne et due forme. Le paysan haïtien n'a jamais été le propriétaire terrien substantiel, il a toujours travaillé le sol pour un interlocuteur plus aisé; et, lorsque des administrations complaisantes, après mille et une difficultés, lui attribuaient un titre de propriété sur un misérable lopin, le modique cadeau ne lui apportait qu'un répit dans la vaste et perpétuelle agitation de ses obligations et de ses redevances⁹⁶.

Plus de cent ans après la proclamation de son indépendance, le pays allait subir à nouveau l'épreuve de la sujétion, celle de l'occupation américaine au cours des années 1915-1934. Les Américains, à leur arrivée, l'ont trouvé ravagé par des périodes ininter-

⁹⁴ Cf. Pierre D. Sam, *op. cit.*, p. 58 ; C. L. R. James, *op. cit.*, pp. 9, 18, 49, 50, 73.

⁹⁵ Cf. C. L. R. James, *op. cit.*, p. 8 : « L'étranger à Saint-Domingue était réveillé par les claquements de fouet, les cris étouffés et les sourds gémissements des nègres, qui ne voyaient le soleil se lever que pour éclairer le renouveau de leur travail et de leur souffrance. Le travail commençait à l'aube ; à huit heures on faisait une pause pour un court casse-croûte, puis reprise du travail jusqu'à midi. On recommençait à deux heures jusqu'au soir, quelque fois jusqu'à dix et onze heures ».

⁹⁶ Cf. James Leyburn, *op. cit.*, p. 94 : « La terre appartenant à la paysannerie était divisée et redivisée au prorata de ses héritiers, au point que les propriétés de moyenne dimension devenaient de plus en plus petites ».

rompues d'instabilité et de guerres fratricides, de cruciaux problèmes de discrimination et de rejet sociaux, de méprise ou d'indifférence totale à l'industrialisation triomphante à la mode sous les autres cieux, d'arriération et d'abandon de notre classe paysanne face à laquelle ils ne nourrissaient aucun scrupule pour les réduire à l'humiliante besogne de la corvée⁹⁷. Cet état de fait, que le verdict de l'histoire aura considéré beaucoup plus comme un affront à la dignité et à l'intégrité de notre peuple que comme une assistance philanthropique, a été facilité autant par les faiblesses, les désagréments et les échecs récurrents que par les conditions de travail inexistantes ou lamentables de la majorité de nos concitoyens⁹⁸.

Malgré des éléments palpables d'un certain progrès et d'un certain degré de civilisation laissés par les occupants de la république étoilée, tels que l'asphaltage d'artères principales de certaines villes, la construction de voies de pénétration, de chemins de fer, d'édifices publics, l'installation de l'électricité sur quelques circuits, la stagnation, sinon le recul, continue d'être la caractéristique prépondérante de notre paysannerie. Quand la pauvreté insupportable et le désespoir la portent à fuir l'enfer de la réalité rurale, c'est pour la retrouver encore plus désespérée, plus déconsidérée dans nos bidonvilles, dans l'étau du chômage, de la sous-traitance, de la besogne humiliante ou très mal rémunérée, de la délinquance ou de la prostitution⁹⁹. Ainsi, elle attend toujours sa chance de cultiver envers le travail et l'emploi une relation de mutualité, de solidarité, d'émancipation. Le discours social de l'Eglise - sans nul doute beaucoup d'autres institutions le corroboreraient en ce ressort! - soutient que le travail est un bien de l'homme, « - il

⁹⁷ La corvée représentait un régime de travail particulier imposé par les Américains aux paysans haïtiens à l'époque de l'occupation. Avec le prétexte de la participation au progrès et au développement du pays, les responsables américains, pour la réfection et la construction de routes, de ponts, de canaux d'irrigation et d'autres œuvres d'aménagement, embrigadaient des Haïtiens de modeste condition, sans la moindre rétribution salariale dans des chantiers qui ressemblaient fortement aux travaux de l'époque coloniale.

⁹⁸ Cf. Jean-Jacques Honorat, *op. cit.*, pp. 169-170 : « ... Désirerait-on qu'il [le paysan] perde le sentiment d'appartenance à tout un monde pour se faire un pion manipulé par des machines ou par des forces sociales sur lesquelles il ne pourrait avoir aucune prise ? ».

⁹⁹ Cf. PNUD, *op. cit.*, pp. 355-357.

est un bien de son humanité - car, par le travail, non seulement *l'homme transforme la nature* en l'adaptant à ses propres besoins, mais encore *il se réalise lui-même* comme homme et même, en un certain sens, 'il devient plus homme' »¹⁰⁰. Oui! elles attendent, la paysannerie et les autres couches nécessiteuses, besogneuses de notre population, un meilleur contrat social que celui qui leur a été imposé depuis le passé colonial, une meilleure association avec le travail au terme desquels elles récolteraient plus de grandeur, plus de croissance et plus de dignité.

Pour ce qui concerne les secteurs mieux lotis de la population que la paysannerie, les habitants des bidonvilles, les sans-logis ou les désœuvrés, la situation de l'emploi et du travail n'est pas de loin plus convenable ni plus enchanteresse. Sa valeur intrinsèque leur demeure presque totalement ignorée. Nous avons dit précédemment que la problématique du travail n'a pas encore été véritablement abordée en Haïti malgré la légitimité et la compétence des instances y relatives. Certains pourraient objecter que nous exagérons et que la problématique a été effectivement considérée. Si jamais considération il y a eu, elle reste toujours dérisoire et les résolutions suite aux forums, aux discussions, aux brassages d'idées à son sujet, moisissent dans les tiroirs¹⁰¹. Le travail, a-t-il déjà été envisagé dans sa valeur intrinsèque, dans la gratuité de son sens véritable, dans les paramètres de son aspect inaliénable, non négociable, autrement dit irrécupérable et non en termes de faire-valoir, de monnaie d'échange ou de tremplin à l'acquisition du bien-être, du confort et des richesses? Nous avons la conviction que c'est la seconde orientation qui a globalement prévalu dans la dynamique et l'évolution des termes de référence du travail en Haïti et c'est à cet égard que nous sommes loin de partager les points de vue de

¹⁰⁰ Jean-Paul II, *Laborem exercens*, n. 9, 3.

¹⁰¹ La perception de l'urgence et la nécessité de passer de la parole aux actes sont traduites, en sa manière, par Laurent Fabius soucieux de voir s'incarner les dividendes du débat politique, en ces termes : « Ce que je veux dire, c'est ceci : que les responsables politiques, au lieu de s'agiter médiatiquement et de polémiquer inutilement, veuillent plutôt ces quatre points cardinaux, ces quatre problèmes de fond : environnement, vieillissement, développement, financement », (« *Pour une gauche globale* », p. 18).

ceux qui canonisent notre position traditionnelle face au travail, à l'emploi, à l'économie et au bien commun en général ¹⁰².

A dire vrai, il y a un réel opportunisme qui a toujours accompagné la conception du travail sur nos rives. Aujourd'hui, plus que jamais, il est à l'œuvre. Le travail à l'occidentale, et peut-être également en Orient et en Afrique, est conjugué en concepts de « boulot », de « job », de « business », d' « entreprise », de « fonction » et est destiné, principalement sinon exclusivement, à assurer un salaire, un cachet, des honoraires garantissant à leur tour le pouvoir d'achat, l'aisance, la réputation et la sécurité. Il n'est pas étonnant d'entendre dire par la plupart de nos jeunes à la recherche d'un emploi, qu'ils accepteraient un boulot, quel qu'il soit; qu'il corresponde ou non à leurs compétences, leur savoir-faire et leurs aspirations, cela importe peu, pourvu qu'il soit assez bien rémunéré. La plupart des revendications des ouvriers, des fonctionnaires, voire des cadres et des administrateurs haut placés, sont devenues aujourd'hui des revendications quasi exclusivement salariales. Pour nos contemporains, le travail n'a de sens que s'il est rentable, monnayable en espèces sonnantes et trébuchantes. Sa substance est tout à fait transitive, spéculative, commerciale. Nous ne sommes plus à l'époque où La Fontaine dans *Le laboureur et ses enfants* demandait de bêcher, de creuser la terre, où Dieu lui-même souhaitait que l'homme gagne son pain à la sueur de son front et où Quesnay identifiait le travail à la production agricole ¹⁰³. Nous ne sommes plus à l'époque de la mise en évidence du travail bien fait, du prestige de sa gratuité, de l'élégance de sa beauté et de la justesse de ses proportions; nous sommes désormais entrés dans l'ère de l'implacable destin de la spéculation, de la hantise des tornades autour des principales monnaies nationales, du cours de l'or, des fluctuations des quotations et des valeurs, bref de la déshumanisation du marché. S'il y a un tel branle-bas à travers le

¹⁰² Jean-Jacques Honorat, *op. cit.*, p. 171 : « Nous ne croyons pas de toute façon qu'un projet de croissance vide de toute humanité puisse intéresser le peuple haïtien. Nous ne croyons pas qu'il acceptera d'échanger la qualité de la vie contre la quantité de biens que des théories fallacieuses prétendent pouvoir lui offrir ».

¹⁰³ Cf. François Quesnay, *Du commerce. François Quesnay et la physiocratie*, Paris, INED, 1958, 2 vols., vol. II, p. 827 : « Le négociant est étranger dans sa patrie, il exerce son commerce avec ses concitoyens comme avec des étrangers. Le patrimoine de la nation est la terre ».

monde, malgré la sévérité des lois et le respect plus ou moins régulier des principes, chez nous où elles sont frileuses, hésitantes et souvent inappliquées, il est difficile de se rendre compte de l'envergure du désordre et de l'extension de ses conséquences néfastes. La perversion avance côte à côte avec la norme et la morale et l'imbroglia fait que l'odieux trafiquant ou le dédaigneux souteneur, s'il n'est coincé et dénoncé, est capable de mériter, autant de la patrie que le cultivateur infatigable, la ménagère assidue ou l'instituteur éprouvé par tant d'années de bons et loyaux services.

Epilogue

Tel que nous l'avons envisagé avant la conception et l'articulation de notre essai, nous venons de projeter un regard, que nous souhaitons ample et fidèle, sur un certain nombre de perspectives sur le passé, le présent et le futur rapproché des dimensions de l'écologie, de l'économie, de l'emploi et du travail à travers le monde mais aussi en Haïti. Leurs humeurs et leurs accents, dès aujourd'hui, sont appelés à refléter le baromètre de l'atmosphère du monde de demain car, avec le temps, la question sociale, dont ils constituent les articulations fondamentales, est devenue planétaire¹⁰⁴. Avec le phénomène de la globalisation, la tâche de réflexion sur le devenir terrestre des hommes se facilite et se complique en même temps. Elle se facilite parce que la disponibilité et l'accessibilité des moyens d'échange et de communication permettent sans trop de peine la mise en commun, la confrontation plus saine et plus réaliste des idées et des projets à cet effet. Elle est aussi devenue plus compliquée parce que ces mêmes outils nous permettent d'avoir une vue plus panoramique, plus prolongée, plus détaillée de l'envergure des problèmes, de la difficulté à bien les cerner, de l'embarras de leur situation comme de celui de leur résolution. L'écologie est décisive pour le destin de notre planète

¹⁰⁴ Cf. Paul VI, *Populorum progressio*, n. 3 : « Aujourd'hui, le fait majeur dont chacun doit prendre conscience est que la question sociale est devenue mondiale. Jean XXIII l'a affirmé sans ambages [*Mater et Magistra*, n. 157], et le Concile lui a fait écho par sa Constitution pastorale sur *l'Église dans le monde de ce temps* [*Gaudium et Spes*, nn. 63-72]. Cet enseignement est grave et son application urgente. Les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence. L'Église tressaille devant ce cri d'angoisse et appelle chacun à répondre avec amour à l'appel de son frère ».

car, si la science et la technique ont permis à l'intelligence humaine d'exercer une plus grande domination sur la nature, elles ne lui auront toutefois point accordé la garantie d'une diminution substantielle de son coefficient de fragilité ni de la sienne dans leur commune correspondance. L'écologie est la tribune par excellence de la référence des médiations de l'homme avec la nature. L'économie est le point de convergence capital de la qualité et de la fonctionnalité de la cohabitation et des rapports essentiels entre les hommes, tout au moins en ce qui a trait à leur existence intramondaine.

La planétarisation, la mondialisation est le parcours obligé des nouvelles conditions de vie, d'entretien et d'aménagement qui se sont imposées à l'homme contemporain. Elle est déjà venue et elle continue d'arriver avec ses attentes et ses regrets, ses attentes et ses désillusions, ses résultats exaltants et ses contreperformances¹⁰⁵. Les résultats sont peut-être plus bénéfiques aux peuples avec l'armature et les reins plus solides. Les contre-performances sont certainement plus défavorables aux peuples démunis, moins préparés à leur ambiance et à leur influence. Or, nous faisons partie de ces peuples démunis qui luttent avec leur dernier souffle pour éviter de sombrer et pour la survie. Avec nos retards considérables dans presque tous les domaines qui nous ont fait rétrograder à une place peu enviable dans le concert des nations - la cent cinquante quatrième sur presque tous les tableaux indicateurs du développement¹⁰⁶, le défi est encore plus large et plus malaisé devant nous. Les problèmes sont de tous ordres et éparpillés dans tous les coins. Leur solution n'est pas une moindre tourmente. Mais il y a surtout la terre et la nature avec lesquelles il nous faudra à tout prix nous réconcilier, étant donné notre indifférence séculaire à leur égard, avec lesquelles il nous faudra conclure un vrai pacte de solidarité et de réciprocité. Il y a aussi l'univers de la productivité, de l'emploi ou du travail que nous n'avons jamais

¹⁰⁵ Cf. Eloi Laurent, « *Mondialisation, la fin du début ?* », in *Libération*, (17 août 2007), p. 19 : « Il en va de l'économie comme de la politique : le problème mondial n'est pas l'absence de gains mutuels pour les pays qui s'ouvrent à la réciprocité des échanges, mais leur inégale répartition au sein des nations, à chacun selon son talent. Dans une époque d'accélération technologique, mondialisation et progrès technique se lient pour fracturer les contrats sociaux nationaux. Le danger est là, et il est imminent ».

¹⁰⁶ Cf. PNUD, *op. cit.*, pp. 283-391.

bien assimilé, encore moins bien servi. Encore là et surtout là, l'urgence est de rigueur. Le train peut s'ébranler et s'en aller à la seule condition qu'aucun de ses voyageurs ne soit laissé sur le quai!

P. Pierre Castel Germeil

RESUME

L'essai analyse le rapport homme-nature-travail dans le contexte haïtien en le situant à l'intérieur du long processus de transformations et d'acquisitions vécu par l'humanité, au cours des siècles, dans son rapport avec la nature ambiante.

L'auteur constate la relation douloureuse et déchirante entre Haïti et son environnement, entre ses forces humaines et le monde du travail et de l'emploi.

Les raisons qui ont porté à une telle dégradation sont multiples et s'inscrivent dans les vicissitudes de l'histoire tourmentée du peuple. Toutefois, loin de sombrer dans le découragement, l'étude invite à prendre conscience du présent pour envisager les pas et les choix appropriés à réaliser dans le futur proche : le chemin à parcourir est non plus celui de l'exploitation de la nature et de l'homme, mais de la réconciliation et de la solidarité avec la terre et l'« univers de la productivité ».

Sr Luisa Dell'Orto, pse

ABSTRACT

The essay analyzes the man-nature-work rapport in the Haitian context situating it in the long process of transformations and acquisitions lived by humanity through centuries, in its relationship with the ambient nature.

The author notes the distressing and heartbreaking relationship between Haïti and his environments, between its human forces and the world of work and of employment.

The reasons for such a degradation are multiple and are registered in the trials and tribulations of the tormented history of the people. However, far from sinking into discouragement, the study invites us to take conscience of the present so as to visualize the steps and the appropriate choices to achieve in the near future : the path to take is also not of exploitation of nature and of man, but of reconciliation and solidarity with the earth and the "universe of productiveness".

(Translated by Gloria N. de Baboun)
